

fiez point crue digne de vos soins, que je ne l'ai été de m'en voir l'objet. Mais comme indépendamment du motif que je vous prête ici bien moins que je ne le devine, je puis avoir de quoi mériter de grossir votre liste; que, de mon côté, j'avois envie de vous inscrire sur la mienne, que, n'ayant pour vous que du goût, ce que je vous inspirois devoit me suffire; qu'enfin je n'attache à ces miseres-là, ni plus d'amour-propre qu'elles n'en exigent, ni plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir aux yeux de toute femme qui sçait un peu penser; la raison qui vous portoit vers moi ne m'en a point du tout paru une de me refuser, tant à vos desirs qu'aux miens mêmes. Quant à l'inconstance déclarée que, sous le masque de la délicatesse, votre gloire outragée me demande avec tant d'ardeur, vous voudrez bien que, par rapport aux suites qu'elle auroit immanquablement pour moi, je n'y porte pas le même désintéressement; si donc ce peut-être assez pour vous que je sois infidelle, je ne reprends rien de ce que je vous promissier. Si, malgré l'indifférence avec laquelle je vous assure qu'Antigène me verroit changer pour lui, vous persis-

tez à vouloir que je vous le sacrifie, je ne dois point avoir besoin de vous dire que, comme dans la première de ces suppositions, je vous attends ce soir; dans l'autre, vous pouvez disposer de vous en faveur de qui vous le jugerez à propos.

Cette Mégiste ne seroit-elle pas, au moins, excessivement philosophe?

L E T T R E C X L V I.

N É M É E A U M Ê M E.

VOUS me reprochez amèrement deux choses; l'une, de m'être hâtée de vous instruire de l'engagement que je venois de prendre avec Thrazylle, lorsqu'il m'étoit impossible de douter du chagrin que vous causeroit cette nouvelle; l'autre, de vous laisser apprendre par lui que je l'ai quitté; lorsque je devois être sûre que rien au monde ne vous feroit plus de plaisir: sur chacun de ces points vous avez, ce me semble, autant de tort que vous affectez de m'en croire. Vivant avec vous comme je fai-

fois quand votre ami vint à me plaire, & assez pour que je crusse qu'il n'y auroit rien que cet attachement ne rompît, se pouvoit-il que je ne vous en instruisse point ? Ne voulant pas plus aujourd'hui vous rendre vos premiers droits, que je ne voulois alors me partager entre vous deux, quel motif aurois-je eu de me presser tant de vous annoncer que je suis redevenue libre ? Vous exigez à présent que je vous dise comment une passion qui, par sa violence, paroïssoit devoir être éternelle, a pu, ainsi que toutes les autres, trouver un terme ; & je ne sçais pourquoi vous avez, en me le demandant, cru me mettre dans l'embarras. Nous ne pouvons presque jamais, à la vérité, donner des raisons du goût que nous prenons pour vous ; mais, en revanche, vous nous rendez toujours très facile de dire pourquoi nous ne vous aimons plus. Si donc, j'ai quitté Thrazylle, ce n'a point été (comme, ne vous l'eût-il pas dit, vous l'auriez toujours obligamment supposé) pour me livrer à une nouvelle fantaisie ; mais parce qu'à force de me tourmenter par des jalousies aussi déraisonnables qu'elles étoient le plus communément outrageantes, il est enfin parvenu à me rendre son amour

& lui, aussi insupportables l'un que l'autre. Vous me blâmez encore de ce que rien de ce qu'il a tenté pour me rendre mon sentiment, ne lui a réussi. Vous devriez, d'abord, sçavoir, du moins pour l'avoir entendu dire, qu'on rend encore plus difficilement celui-là lorsqu'une fois il est éteint, qu'on ne l'inspire à un cœur qui s'obstine à s'y refuser. Cette vérité, fût-elle, au reste, moins généralement reconnue, feroit-ce ma faute s'il a détruit dans le mien jusques à cette commiseration que nous donne souvent pour un amant qui a cessé de nous plaire, la certitude d'en être aimée : certitude à laquelle, ainsi qu'au respect que toute femme honnête a pour les nœuds qu'elle a formés, beaucoup plus d'amans qu'on ne croit, doivent notre constance ? En cessant de me faire un devoir de ce qui, depuis bien long-tems, n'étoit plus un plaisir pour moi, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à lui ; & quoique la longue patience qu'il m'a vue, le fasse peut-être se flatter du contraire, je crois pouvoir vous répondre que rien ne me ramenera dans ses chaînes. Non jamais je ne pourrois, mon cher Alcibiade, vous exprimer, & tout ce que

j'y ai souffert, & avec quelle satisfaction je m'en vois délivrée. Si j'eusse pu sçavoir le peu que l'on gagne avec les hommes à avoir pour eux de bons procédés, je m'en ferois, je vous le jure, épargné l'ennui. Il ignore, le traître qu'il est, tout ce que j'ai sacrifié au desir que j'avois qu'au défaut de l'amour, l'amitié la plus tendre & la plus sincère nous unit encore. Persuadée que ce ne seroit pas en me refusant aux desirs qui lui restoient, que je l'amenerois au but que je m'étois proposé, j'ai, tout indifférent qu'il m'étoit devenu, pris assez sur moi pour ne m'y pas moins prêter que lorsqu'il étoit l'idole de mon ame. Si vous vous rappelez à quel point va l'indépendance de mon caractère, je n'aurai pas besoin de vous dire combien, pour l'obtenir de moi, il falloit que je me fisse de violence. Quoi qu'il m'en coûtât cependant, j'aurois persisté dans un projet que la façon de penser de Thrasyllé ne rendoit pas moins absurde qu'il n'étoit honnête, jusques à ce que, ne me voyant plus qu'avec toute la froideur que la mienné pour lui me faisoit lui souhaiter, il me dispensât de ces pénibles complaisances; ou que moi-même,

fermant de nouveaux liens, il ne m'eût plus été possible de me les prescrire, si, malgré toute la gêne que je m'imposois, il ne se fût pas enfin aperçu du motif des miennes. Interrogée par lui d'après cette découverte, sur le fond de mes sentimens, ma franchise ordinaire ne se démentit point. Mais, en ne lui dissimulant point que je n'étois plus la même pour lui, je lui confiai le plan que je m'étois fait: & quoique j'eusse peine à croire que sa vanité le lui permît, je le pressai d'y souscrire. Je ne l'avois malheureusement jugé que trop bien. Eh! en effet, quel est l'homme à qui, quelque vivement même qu'il puisse être épris, on ne trouve pas toujours moins d'amour que d'amour-propre? Quelque idée que vous deviez avoir de l'impétuosité de celui-là, vous vous peindriez difficilement la rage où le mit un arrangement dont il auroit dû me sçavoir plus de gré que de tout ce qu'auparavant j'avois fait pour lui, puisque ni le délire de la passion, ni la fougue des sens n'y entroient pour rien, & que par conséquent, tout y étoit plus visiblement contre moi. Trop vain pour être philosophe, le malheur de ne me plus posséder au

même titre, lui parut, sans comparaison, plus cruel que le malheur de ne me plus posséder du tout. Après m'avoir accablée des noms les plus injurieux, il me quitta, en me jurant la haine la plus implacable. Il faut que, de tout ce que nous pouvons inspirer aux hommes, le sentiment qu'il me promettoit, soit le sentiment auquel ils sont le plus fideles; car je reçus de lui, dès le soir même, des vers où j'étois déchirée, à tous égards, de la façon la plus sanglante, & qui surtout auroient été faits pour donner de mes charmes une bien terrible opinion, si leur réputation eût été moins solidement établie. Cette vengeance de sa part, loin de m'humilier, ne me paroissant donc que ridicule, je crus ne devoir y répondre que par le silence le plus profond. Ce silence, sur lequel il n'avoit pas compté, & qui lui parut le comble de l'insulte, ajoutant à sa fureur, il m'envoya le lendemain de nouveaux vers, mais si remplis d'invectives, que j'ai encore peine à comprendre comment on en peut tant rassembler; & qui, malgré cela, & la menace qu'il me faisoit de les répandre, ne m'émurent pas plus que les pre-

miers. Au défaut de la marche du cœur que vous n'avez pu observer que dans les autres, la marche & les effets de la vanité doivent vous être trop connus; vous sçavez trop combien, lorsque nous blessons la vôtre, elle se plaît à nous dégrader, pour qu'il ne fût pas superflu que je vous dise que ma façon de vivre ne lui permettant absolument point de se donner un successeur déterminé, en attendant qu'il s'en vît un, il n'y eut pas dans Athenes d'homme un peu connu, que pour quelques instans du moins, il ne crût ou ne dît le sien. Voyant enfin le peu que lui rapportoient, & les injures & les calomnies, il ne rougit pas de descendre aux plus humbles supplications. Ses plaintes vous disent assez que les unes ne m'ont pas trouvée plus sensible que les autres. S'il se pouvoit que nous sçussions à quel point, quand nous cessons de plaire, nous devenons indifférens à ce même objet qui n'existoit que pour nous, & combien est foible le souvenir qui lui en reste, les amans quittés, avec des ridicules très-avilissans, & des procédés qui, quelquefois ne le sont pas moins, s'épargneroient des peines, toujours bien infruc-

tueuses. Mais il est si difficile, à quel-
qu'un qui aime encore, de se faire une
idée juste d'un cœur rendu à sa pre-
mière tranquillité, que je ne suis pas
étonnée que, malgré toute son expé-
rience, Thrazylle se soit flatté de n'être
pas pour jamais banni du mien. Il
ne doit point vous paroître plus sin-
gulier que je préfère le désagrément,
& l'ennui de toutes les miseres qu'il
met dans notre rupture, au raccom-
modement que je pourrois y faire suc-
céder. Quand je sçauois moins com-
bien en ce moment, mon inconstan-
ce lui exagere ce qu'il sent encore
pour moi, je suis trop sûre qu'on ne
change pas de caractère, pour croire
que, s'il se pouvoit, qu'il me retrou-
vât, il n'oubliât pas bientôt à quoi il
auroit dû mon changement, & ne me
mît point dans la nécessité de changer
encore. -- Enfin, comme vous voyez,
je raisonne; c'est vous dire assez que je
n'aime plus. Quant à l'offre que, tout
en me blâmant d'avoir quitté votre
ami, vous voulez bien me faire de le
remplacer, tout ce que j'ai, mon cher
Alcibiade, à vous répondre, c'est que
s'il m'a défabulée de l'amour, vous
m'avez, vous, dégoûtée du goût; &

qu'à moins (ce dont, entre nous, je
doute fort), que je ne reprenne l'ha-
bitude de me livrer sans en avoir l'un
ou l'autre pour excuse, j'ai peine à
croire que vous ayez plus que lui, à
vous louer de ma complaisance. N'est-
il pas vrai qu'en ce moment vous me
trouvez des préjugés bien misérables?

L E T T R E C X L V I I .

D I O P I T H E A U M Ê M E .

UNE indisposition assez considérable
me retient à Milet depuis plusieurs
jours. Comme je ne sçais pas combien
de tems encore elle pourra m'y arrê-
ter, & que je ne voulois pas que les
affaires de la république en souffris-
sent, j'ai prié Lyficiès de se rendre
sans moi à Sardis, où Tisapherne, ins-
truit qu'Athenes lui envoie des ambas-
sadeurs, les attendoit avec beaucoup
d'impatience. Quant, en la lui laissant,
nous ne nous serions pas exposés à le
prévenir contre nous, il nous étoit
important de ne pas laisser aux minis-
tres de Sparte, qui étoient déjà à sa

cour, le tems d'établir leurs intrigues, & de se procurer de nouveaux moyens de nous rendre plus épineuse notre légation. Ce n'est pas que, dans la crainte que si Lyficlès & moi, agissions séparément, l'un de nous deux ne risquât d'être accusé de s'être laissé corrompre, nous ne soyons convenus qu'il ne verroit le satrape qu'avec moi. Cette convention, à la vérité, rend assez inutile sa présence auprès de lui; elle prouvera du moins à Tisapherae que, comme le disent les Lacédémoniens, ce n'est point par hauteur que nous nous faisons attendre à Sardis. Pour moi, dès que ma santé pourra me le permettre, j'irai l'y joindre, quoique je desirasse vivement que quelque événement imprévu, en nous ramenant dans l'Attique, pût nous sauver des démarches que je crois aussi honteuses à la république, que je prévois qu'elles lui feront inutiles. Le séjour que je suis forcée de faire dans l'Ionie, n'est cependant perdu ni pour vous, ni pour moi, puisqu'il me met plus à portée de connoître les dispositions de ses peuples, que je ne l'aurois fait sans l'accident qui m'y retient. C'est donc d'après les connoissances

que j'en ai acquises, que je crois pouvoir vous assurer qu'elles n'ont jamais été telles que, pour vous flatter sans doute, Triopas vous les annonçoit, ou que depuis qu'il les a quittés, ces mêmes dispositions ont prodigieusement changé. Ces Grecs que l'on vous peignoit pourtant avec tant d'impatience le joug des Perses, ne m'ont, en effet, paru n'avoir avec vous plus rien de commun que le nom & le langage; & corrompus par l'or de leurs tyrans, amollis par leur exemple, n'être pas plus faits pour la liberté, que nous le sommes pour la servitude. Si, comme nous, ils ont un conseil, & à peu près la même forme de gouvernement, toutes leurs délibérations qu'en apparence rien ne contraint, ne leur en sont pas moins dictées par le gouverneur de Lydie; ou s'il arrive que, sans avoir attendu ses ordres suprêmes, ils en aient pris quelqu'une, & qu'elle ne soit pas telle qu'il la desire, d'un seul mot qui leur fait craindre son indignation, il sçait non-seulement l'annuler, mais leur faire prendre des résolutions absolument contraires à ce qui lui a déplû dans les leurs. Encore ne leur fait-il plus, comme autrefois,

l'honneur d'acheter leur complaisance pour ses volontés. Sûr de leur bassesse, il se contente de leur envoyer ses ordres; & effectivement il est obéi. Ils en sont même venus au point de ne plus sentir leur état; & dans cette dépendance absolue, d'oser encore se vanter d'être libres. Je doute toutefois que les affronts qu'ils essuient sans cesse, & qu'il leur est plus aisé de dissimuler que de ne pas sentir, leur permettent de croire ce qu'ils disent. Ils ne sont pas, à la vérité, tout-à-fait aussi esclaves qu'ils l'étoient avant ces fameuses journées qui, en comblant la Grece d'une gloire immortelle, ont jetté sur l'empire des Perses un opprobre qui ne s'effacera jamais. Ce prétendu roi des rois, moins par ménagement pour eux que par respect pour nos armes, est du moins forcé de sauver les apparences, & de les tyranniser sourdement. Eux, de leur côté, n'osent, par la même raison, avouer le penchant qui les porte à s'en laisser dominer, & se contentent d'y céder, en attendant peut-être, l'occasion de retourner ouvertement sous un joug qui leur étoit cher, moins sans doute, par la façon dont ils étoient gouvernés, que parce qu'ils

qu'ils jouissoient du bonheur de l'être. Chose étrange! les honneurs qu'aujourd'hui nous rendent ces Perses, jadis si superbes avec nous, l'air humilié que, lors même qu'ils cherchent le plus à nous le déguiser, ils ont en notre présence, ne peuvent ni faire rougir les Milésiens de leur état, ni peut-être même leur faire envier le nôtre. C'est en vain que je veux leur faire honte de leur lâcheté: ce n'a pas été avec plus de fruit que je leur ai promis au nom de la république, les secours les plus puissans, s'ils vouloient se soustraire à l'ignominie dont nous nous flattions de les avoir délivrés. Ces hommes vils, en osant me nier qu'ils fussent esclaves, ont achevé de me prouver à quel point ils sont faits pour l'être, & le peu d'utilité dont un peuple qui craint plus les dangers de la guerre, qu'il ne sent la gloire, & les avantages attachés à la liberté, seroit pour la cause commune. Je vois enfin avec douleur, combien peu je me trompois lorsque je ne prévoyois aucune sorte de succès au projet si noble & si grand que vous avez formé. Ce n'est pas que je doute plus que vous, que si tous les états qui composent la Grece, se réunissent

Tome VI Part. IV. G g

missoient contre les Perses, ils ne renversassent un empire à la ruine duquel tout semble visiblement conspirer, & de qui les forces ne peuvent paroître redoutables qu'à ceux qui ne les ont point éprouvées : mais vous flattez-vous que Lacédémone, que sa jalousie, & sa haine contre nous ont conduite jusques à la bassesse d'aller mendier chez ces barbares des secours pour perpétuer cette même guerre qu'ils ont allumée dans le Peloponnesse, se prête jamais à l'union que vous projettez, ou qu'en y consentant, elle n'exigeât pas que tous les honneurs du commandement lui fussent déferés ? Aurions-nous pour eux cette condescendance ? Les Thébains, de leur côté, profitant des circonstances qui les ont faits, enfin, appercevoir dans la Grece, ne formeroient-ils pas les mêmes prétentions que Sparte & Athenes, & voudroient-ils plus nous céder un rang dont ils se croient devenus dignes, que nous-mêmes ne voudrions admettre leurs prétentions ? Si par un hazard difficile à espérer, ces républiques convenoient de se céder tour-à-tour un honneur que, tout vain qu'il est, nous avons déjà vu si âprement

disputé, sçavez-vous assez peu la guerre pour ignorer ce qu'on pourroit attendre d'un commandement si partagé, & les cruelles suites qu'il auroit nécessairement ? Croyez-vous que les Grecs, défunis entre eux depuis si long-tems, voulussent aujourd'hui sacrifier des dissensions qui, pour les écraser, ne leur en sont pas moins chères, à la gloire d'aller, en les attaquant dans le sein même de leur empire, faire repentir les Perses de l'audace qu'ils eurent autrefois de vouloir les assujettir ; & le portrait fidele que je vous ai tracé des Ioniens, vous permet-il d'en rien attendre ? Enfin, mon cher Alcibiade, si nous avons encore le même orgueil, qu'il s'en faut que nous ayons ces vertus que nous admirons dans nos peres, & que peut-être nous n'y révérons tant que parce que nous nous sentons moins en nous-mêmes la possibilité de les égaler ! Puissent donc les dieux ôter aux Perses le desir de tenter encore ce que sous Xercès i's oserent entreprendre, & leur laisser croire que nous sommes toujours ce que nous étions, lorsqu'à Platée, à Salamine, & à Marathon, une poignée de Grecs triompha de l'orgueil & de la puissance de toute l'Asie ! Aussi-

tôt que je le pourrai, je me rendrai auprès de Tisapherne. Je sçais qu'il affecte d'avoir plus de penchant pour nous que pour les Lacédémoniens; mais ce barbare est si rusé que je ne crois pas que nous devions plus compter sur les sentimens qu'il affiche, que nos ennemis ne doivent les craindre. Ce dont je ne doute pas, c'est que, soit, comme on le dit, qu'il leur donne les plus grands dégoûts, soit, ainsi qu'on nous l'assure encore, que son intention soit de nous combler de faveurs, il n'a pas plus d'envie de nous mettre en état de les écraser, que de leur accorder ses secours qui nous forcent à nous taire devant eux. Comme, cependant, ce que nous désirons de lui, gênera moins ses dispositions intérieures, que ce que Sparte lui demande, je n'ai pas de peine à croire que nous ne soyons mieux accueillis à sa cour, que les Lacédémoniens, assez peu faits, d'ailleurs, par la prétendue rigidité de leurs mœurs, & par la rudesse de leur esprit, pour réussir auprès de lui, n'eussent-ils même pas à lui faire de propositions contraires à ses vues. Quelque séduisant que puisse donc être l'appas qu'ils lui présentent, il ne se peut point qu'ils le déterminent

jamais à cesser de tenir entre les deux peuples une balance qu'il juge nécessaire à sa sûreté. Encore une fois, soyez sûr que, malgré les fausses spéculations qui feront voir à Sardis, des Athéniens pressés que supplians, nous le verrons lui-même continuer à entretenir nos divisions, à moins que quelque prétention secrète que, dans l'état des choses, & avec la profonde connoissance qu'il a de ses véritables intérêts, il me paroît difficile de lui supposer, ne l'écarte de son plan, ou qu'une des deux républiques, ne venant à prendre sur l'autre une très-grande supériorité, ne le force à se tourner du côté de celle qui seroit sur le point d'être opprimée. Mais à l'égalité qui, au bout d'une guerre si longue & si cruelle, & dont les succès ont été si partagés, se trouve encore entre Lacédémone & nous, le malheur de voir l'un des deux états subjugué l'autre, est, à mon sens, le malheur que Tisapherne doit craindre le moins. Je vous laisse à présent à juger quels sont ceux qui, dans le conseil, ont le mieux vu les objets, ou des citoyens qui ont regardé comme une démarche aussi hauteuse à la république qu'elle lui seroit inutile, la légation dont nous sommes

chargés, ou de ceux qui l'ont regardée comme la plus puissante de ses ressources.

L E T T R E CXLVIII.

N É M É E A U M Ê M E.

JE viens d'apprendre que Thrasyllé va être forcé d'abandonner à ses créanciers le peu de bien qui lui reste; & je ne puis, sans la plus vive douleur, voir dans une situation si cruelle, un homme qui m'a été si cher, & que mon infirmité ne m'a pas fait oublier autant qu'il le suppose. Les dieux me sont témoins qu'il n'y a rien que je n'aie tenté pour le convaincre que l'amitié la plus tendre avoit succédé dans mon cœur à ce délire dont, quoiqu'il n'en doive la fin qu'à lui-même, il est toujours si blessé de me voir guérie. Plus fait, selon toute apparence, pour être l'objet d'un caprice, que pour inspirer un sentiment d'autant plus flatteur, quand il prend la place de l'amour, qu'on ne peut le devoir qu'à l'estime la plus sincère, il n'a jusques à présent ré-

pondu au mien que par tout ce que la haine peut suggérer de cruel & d'injurieux. Si, comme lui, je n'avois consulté que ma vanité, il m'auroit, sans doute, irritée au point que l'aversion qu'il me témoigne, toute violente qu'elle est, ou qu'il la croit, n'égaleroit pas l'aversion que je sentirois pour lui. Mais je sçais trop combien une passion malheureuse offusque notre raison, pour que je lui fasse un crime de céder à des mouvemens dont il est si peu le maître de sentir l'injustice. C'est bien assez que d'avoir cessé de l'aimer, sans le haïr encore de l'amour qui lui reste. Si, donc, ses dispositions m'affligent, elles ne me changent pas. Quelque vivement, toutefois, que je desire de le voir penser sur cela comme il le devoit, j'ai trop de preuves de l'inflexibilité de son caractère pour se flatter de l'y amener jamais, & pour continuer de le fatiguer d'un sentiment auquel il ne veut pas croire, & auquel même n'en doutât-il point, il n'en voudroit pas plus répondre. Ce n'est point que mon amour-propre l'emporte dans mon ame sur l'amitié que je lui ai vouée; accoutumée depuis long-tems à le lui sacrifier, en cessant d'être à lui, je n'ai point perdu l'habitude de